

NOTE SUR ZANZIBAR ET LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE

PAR M. ADRIEN GERMAIN

Ingénieur hydrographe.

Parti de l'île de la Réunion le 19 août 1867, j'arrivai aux îles Seychelles le 23 et à Zanzibar le 1^{er} septembre; j'y séjournai jusqu'au 12 décembre, partageant mon temps entre les travaux astronomiques que je devais exécuter et l'étude du pays et de la partie de la côte d'Afrique qui lui appartient. Cette étude m'était rendue intéressante et facile par un homme qui connaît mieux Zanzibar que le sultan lui-même, et qui mit à ma disposition le fruit de ses études personnelles, sa connaissance de la langue du pays, ses conseils et sa longue expérience pour les excursions que j'ai pu faire et les questions que j'ai cherché à résoudre: je veux parler de M. Jablonski, qui, depuis neuf ans, gérait le consulat de France avec autant d'habileté que de dévouement, et dont le souvenir est resté cher à tous ceux qui ont eu le plaisir de le connaître. Je puis dire que c'est à lui que je dois la plus grande partie des notes que j'ai prises sur Zanzibar, et que ce n'est que sur son refus de publier lui-même les précieux documents qu'il a rassemblés, que je me suis décidé, sur son invitation, à y puiser largement et à parler d'une contrée que l'on ne connaît guère en France que de nom.

Dès le lendemain de mon arrivée, je fus présenté par M. Jablonski au sultan, qui nous reçut avec le cérémonial accoutumé. Lorsque nous débouchâmes sur la place du palais, le consul, le chancelier et moi, en uniforme, une

cinquantaine de soldats, la plupart indiens et grotesquement accoutrés de vieux costumes rouges de cipayes anglais, présentèrent les armes ; une musique militaire, où chaque artiste, avec la noble insouciance des enfants de l'Orient, semblait jouer son air favori, éclata à nos oreilles ; le prince parut aussitôt, descendit les quelques degrés qui séparent la porte du sol, et fit quelques pas à notre rencontre. Connaissant déjà Zanzibar et l'étiquette arabe, j'avais eu soin d'ôter le gant de ma main droite, car offrir à quelqu'un la main gantée ou la main gauche serait considéré comme une insulte par des gens qui ne s'imaginent pas que l'on puisse ignorer leurs usages. Nous entrâmes, non précédés mais suivis par le prince, ce qui rendait notre marche assez comique et embarrassante. La salle de réception est au premier ; et comme l'escalier en bois, fort étroit et peu solide, ne permet pas le passage de deux personnes de front, à chaque porte, à chaque tournant, nous nous arrêtons pour laisser passer Son Altesse, qui, avec autant de grâce que de noblesse, nous invitait de la main à la précéder ; la même cérémonie se renouvela une dernière fois à la porte de la salle, où nous pénétrâmes enfin à travers une foule de soldats, de domestiques et d'esclaves, qui se pressaient pour nous contempler.

Ayant invité chacun à s'asseoir, le sultan se plaça sur un fauteuil en rotin au fond de la salle, et la conversation commença à l'aide du drogman du consulat qui servait d'interprète. Après s'être informé de la santé de l'Empereur et de celle de chacun de nous en particulier dans les termes les plus bienveillants et avec une aisance qui n'excluait pas la dignité, le sultan me dit que tout ce dont je pourrais avoir besoin serait mis à ma disposition, et donna immédiatement des ordres pour que la maison que je choisirais fût disposée pour me recevoir.

Peu après, le café nous fut servi par deux eunuques et offert aux trois étrangers et à leur interprète, usage entiè-

rement différent du nôtre, qui veut que nous partagions ce que nous offrons aux visiteurs. Les sorbets à la rose suivirent le café, et je dois dire ici que cette visite et toutes celles que j'ai faites à des princes arabes ont été empoisonnées, c'est le mot, par l'obligation d'avaler un grand verre de cette affreuse boisson faite d'eau, de sirop et d'essence de roses. La conversation continua quelque temps en restant sur les sujets les plus futiles ; enfin, au moment où nous nous disposions à nous retirer, un esclave apporta un flacon d'huile de roses et en versa quelques gouttes sur nos mouchoirs ; c'était le signal du départ ; nous primes congé de Son Altesse, qui nous reconduisit, en marchant toujours derrière nous, jusque sur la place où, la tête nue sous un soleil de plomb, il nous fallut donner la main non-seulement au sultan, mais encore à toutes les personnes de son entourage et à tous ceux qui nous la tendaient, princes, soldats, peut-être même domestiques. Les cipayes étaient toujours à leur poste ; et la musique, avec une constance digne de plus d'harmonie, remplissait l'air de ses accords, j'allais dire de ses mugissements.

Le sultan Seïd-Medjid, qui a aujourd'hui trente-quatre ans, possède au plus haut degré la noblesse et la dignité du geste ; d'une grande affabilité pour les étrangers, il paraît attacher du prix à leur approbation et à leur estime, mais la vanité est le premier mobile de tous ses actes, et si, par coutume religieuse, il évite le clinquant et se laisse aborder avec la plus grande facilité, il est très-sensible aux flatteries et aux honneurs, et ne sait rien refuser à qui sait faire appel à son amour-propre. Très-jaloux de son autorité sur laquelle il cherche à s'illusionner lui-même, plutôt dissipateur qu'avare, il est d'un caractère enclin à la bonté, mais très-faible et très-changeant : je dirai, pour preuve de sa bonté, qu'il n'a jamais pu voir travailler au nettoyage de la ville les condamnés et les prisonniers, trouvant qu'ils sont déjà assez punis d'être enchaînés ; il en résulte néces-

sairement que la ville est dans un état de saleté impossible à décrire. Cette bonté a cependant des limites, et si Seïd-Medjid se trouve trompé dans sa dignité ou son amour-propre, il peut se porter aux actes les plus cruels; son entourage lui fait faire souvent des choses que son cœur désapprouverait, s'il ne voulait avant tout échapper aux obsessions de ceux qui l'entourent. On peut tout obtenir de lui en faisant appel à ses sentiments d'amitié et en rendant un hommage apparent à sa puissance, mais il n'aime point à être rappelé à l'exécution des traités que ses ancêtres ou lui ont conclus avec les puissances étrangères, et navigue entre deux eaux, s'appuyant alternativement sur le consul de France ou sur celui d'Angleterre pour résister à l'un des deux.

Seïd-Medjid est fils de Seïd-Saïd et d'une esclave géorgienne, aussi est-il à peu près blanc; son père avait eu soixante-seize enfants, mais pas un de ses femmes légitimes. Plusieurs d'entre eux ont déjà joué un rôle important: Seïd-Toueni est devenu sultan de Maskate; Seïd-Turki, qui devait posséder la province arabe de Sohar, a été chassé de ses États, et après deux tentatives infructueuses, attend avec impatience à Bombay le moment favorable pour détrôner le fils et l'assassin de Seïd-Toueni et monter sur le trône en ruine de Maskate; Seïd-Bargach, dont la popularité excite la jalousie de son frère, après avoir été assiégé dans son palais par les troupes de Seïd-Medjid soutenues par les compagnies de débarquement de deux navires de guerre anglais, ne dut le salut qu'à l'une de ses sœurs, la princesse Kholé, qui lui fit prendre ses habits et se défendit bravement jusqu'à ce que Seïd-Bargach fût hors de danger; après avoir été retenu quelques mois dans l'Inde, celui-ci a été ramené à Zanzibar où il réside, ainsi qu'un de ses frères Abdul-Aziz, sous la protection du consul anglais. Une sœur du sultan, Bibi-Salima (le mot Bibi indiquant une fille noble dans le langage mi-

arabe, mi-africain de Zanzibar), est devenue pour son frère et pour tous les musulmans un sujet de honte et de mépris : trompant la vigilance de ses gardiens et de ses nombreux esclaves, elle se laissa enlever, il y a deux ans, par un négociant européen, qui l'épousa quelque temps après, et l'emmena à Hambourg, où elle occupe aujourd'hui une des premières places dans la société par sa beauté et la grâce avec laquelle elle fait les honneurs de ses salons.

Le principal personnage, après le sultan, est le vieux gouverneur de Zanzibar, Seïd-Soliman, chef d'une branche cadette de la famille régnante, et qui jouit d'une influence bien supérieure à celle de son maître sur la côte d'Afrique où il possède plus de trente mille esclaves dont beaucoup se sont donnés à lui pour éviter les vexations des chefs de tribus, des fermiers des douanes, la misère, etc. Il passe pour très-dévoué à l'influence française.

Parmi les autres personnages importants, il faut citer Seïd-Nassor, gendre et neveu de Seïd-Soliman; Seïd-Hamoud et Seïd-Mohammed, beaux-frères du sultan; des parents éloignés, tels que le gouverneur de Lamoo, Abdalah-ben-Saïd, ancien gouverneur de Quiloa, tous riches propriétaires fonciers; le banian Ladah, fermier des douanes; le vizir Soliman-ben-Ali, absolument dévoué au consul anglais, sans lequel rien ne se fait dans le pays.

Seïd-Medjid n'a jamais été marié; il n'a qu'une fille âgée de douze ans, et, comme l'hérédité n'existe pas à Zanzibar, il est difficile de prévoir quel sera son successeur; son désir est de laisser l'autorité à son frère Seïd-Nassor, âgé actuellement de treize ans, fils d'une Abyssinienne et presque noir.

Seïd-Medjid afferme les douanes de Zanzibar et de la partie des côtes environnantes au banian Ladah, représentant de la maison Djeram de Kutch, dans l'Inde, pour la somme de 310 000 piastres, soit 1 674 000 francs environ; il reçoit des Mohadinious, anciens habitants des îles

de Pemba, Zanzibar et Monfia, à raison de 2 piastres par famille, un tribut de 12 000 piastres, soit 65 000 francs ; il possède en outre de nombreuses plantations de girofle qui augmentent ses revenus, que l'on peut évaluer, déduction faite des 40 000 piastres qu'il paye chaque année au sultan de Mascaté, à deux millions de francs. Cette liste civile est en même temps le budget de l'État ; il en résulte que rien ne se fait dans l'intérêt public : que les gouverneurs des villes, qui payent souvent au lieu d'être payés, pressurent les riches, lesquels pressurent les pauvres ; que les villes tombent en ruine ; que, sur la côte, le vol et le pillage sont à l'ordre du jour, et que l'autorité du sultan est subordonnée, partout en dehors de l'île, aux besoins du moment, aux intérêts et aux caprices des chefs, et surtout à leurs rivalités.

Les troupes du sultan sont peu nombreuses, et leur valeur est loin de suppléer à la quantité ; une trentaine d'artilleurs persans à gages et ne relevant que de leur chef, autant de Turcs et d'Égyptiens, 900 bélouchis disséminés dans les places où Seïd-Medjid juge prudent d'assurer son autorité ; 600 Hadramis (hommes de la province arabe l'Hadramaut), armés, comme les Bélouchis de longs fusils à mèche, vieux restes des fabriques d'Angleterre ; enfin, 50 ou 60 cipayes recrutés par Seïd-Medjid lors du voyage qu'il fit inutilement à Bombay pour obtenir d'être dispensé du tribut qu'il doit payer à Mascate. Les esclaves de Seïd-Medjid sont aussi armés, et la force la plus imposante en cas de guerre serait la levée en masse, tous les Arabes étant tenus de s'armer avec leurs esclaves.

La marine du sultan, triste débris de la belle flotte que son père Seïd-Saïd avait formée avec plus de vanité qu'à d'intelligence, se compose de deux frégates de 40 et de 21 canons, d'une corvette de 16, d'un transport de 6, et de deux bâtiments à vapeur, l'un donné par le gouverneur de l'Inde anglaise, l'autre, plus grand, acheté à Bombay.

Ces deux derniers, qui pourraient être de la plus grande utilité au sultan pour porter rapidement ses ordres et ses troupes sur les différents points de la côte d'Afrique, sont dans un état pitoyable, résultat de l'incapacité et de l'insouciance arabe ; des mécaniciens anglais avaient été engagés par Seïd-Medjid, mais ceux-ci, soit que leur traitement ne les satisfasse pas, soit qu'ils trouvent commode d'imiter les Arabes en ne faisant rien, ne sont jamais à leur poste et ne s'occupent pas de leur machine ; j'en ai eu moi-même la preuve.

Le sultan, voyant chaque jour l'influence anglaise intervenir de plus en plus dans son gouvernement, prévoyant et redoutant à la fois le moment où le transport des esclaves dans ses propres États lui sera complètement interdit, a songé à créer sur la côte ferme un grand centre pouvant recevoir directement et sans transport par mer, les esclaves et les produits de l'intérieur de l'Afrique. Il a choisi à cet effet la baie de Dari-Salam, située dans le pays Uzizima, à 41 milles au sud de l'île de Zanzibar, et offrant un bon mouillage aux navires et des communications faciles avec l'intérieur. C'est là qu'il fait construire une ville, je veux dire quelques cases, et qu'il cherche à attirer les marchands indiens et arabes. Comme cette baie n'avait pas encore été explorée, et n'est même pas marquée sur nos cartes, j'offris au sultan d'en faire l'hydrographie et de lui indiquer en même temps les travaux qu'il y aurait à exécuter, soit pour en améliorer l'entrée, soit pour y établir à peu de frais un port ou au moins un quai de débarquement. Cette offre parut d'abord être agréée avec plaisir, mais la lenteur mise à l'exécution me montra bien que l'Arabe ne sait pas refuser, mais n'aime pas à recourir aux étrangers, leur intervention fût-elle désintéressée et indispensable. Un jour cependant, Seïd-Medjid fit dire au consul que son aviso *le Thulé* était à notre disposition pour nous conduire à Dari-Salam où il résidait lui-même

depuis quelque temps. Nous choisîmes notre jour et le départ fut fixé à six heures du matin ; je comptais sur quatre heures de traversée, mais Mahomet paraissait en avoir décidé autrement. Nous devions être seuls, et le navire fut bientôt encombré de monde ; banians allant étudier le pays au point de vue de leur commerce ; Arabes profitant d'un transport gratuit ; gens embarqués sans savoir pourquoi. Après bien des discussions, bien des cris, nous levons l'ancre à huit heures, et nous nous mettons en marche à la grâce de Dieu ; il n'y avait personne à la boussole, le mécanicien anglais n'était pas à bord, un chauffeur nègre le remplaçait, du reste fort mal. J'avoue que la perspective de franchir les passes étroites et dangereuses de la rade sans autre guide que la protection du grand prophète m'inquiétait un peu ; le capitaine, avec toute la dignité que comportait la situation, s'était étendu sur le pont au premier tour de l'hélice et dormait du sommeil du juste. Au bout de dix minutes, la machine s'arrête ; je m'informe et apprends que la chaudière est trouée et laisse échapper la vapeur ; le noir mécanicien ne s'en émeut pas et a d'abord l'idée de faire asseoir un de ses aides sur le malencontreux orifice ; je laisse à penser la grimace que fit cette soupape d'un nouveau genre. Le moyen parut insuffisant et, après deux bonnes heures de délibération, il fut décidé qu'il fallait démonter le piston ; comme la fuite provenait de la chaudière, c'était logique. A partir de ce moment, je dus renoncer à l'idée de me rendre à Dari-Salam ; un *boutre* (petit bateau arabe) passait par là, j'en profitai pour me rendre à Bayamoyo, sur la côte, avec le consul anglais et le docteur Kirk qui allaient vérifier la première nouvelle de l'existence du docteur Livingstone que l'on croyait mort depuis six mois, et qu'une caravane disait avoir rencontré dans la région des lacs. J'abandonnai donc mes compagnons d'infortune dont la physionomie chez quelques-uns exprimait l'angoisse la plus comique ;

les banians, ainsi que je l'ai dit dans le récit de mon séjour à Mascate, ne peuvent boire que l'eau provenant du puits de leur propre maison, et il leur est défendu de prendre la plus petite nourriture devant les étrangers ; comptant sur une traversée rapide, les malheureux n'avaient emporté aucune provision et souffraient le supplice de Tantale à la vue des Arabes et des Européens qui prenaient leur mal en patience en faisant honneur au riz et aux conserves. J'ai appris que l'avis n'ayant pu rentrer que le soir à Zanzibar, les banians étaient arrivés chez eux à moitié morts de faim et de soif, après douze heures passées sous un soleil de plomb.

Je ne dirai rien ici de mon excursion sur la côte d'Afrique, me proposant d'en parler plus tard. Je ne pus du reste en quelques jours que prendre un aperçu très-rapide du pays en chassant l'hippopotame près de Kaolé, à 8 milles dans le sud de Bayamoya, puis le long de la rivière Kingani où il abonde. Mes travaux astronomiques me rappelaient à Zanzibar, où je revins avec la fièvre qui m'avait épargné jusqu'alors.

Je ferme ici la trop longue parenthèse que j'ai ouverte en parlant de la marine du sultan ; il me reste à dire que chaque navire est censé avoir un équipage au complet, mais que le nombre des hommes est toujours inférieur à celui que paie Seïd-Medjid ; le capitaine fait souvent figurer comme matelots ses propres esclaves, afin de toucher lui-même leur solde ; aussi arrive-t-il que, sur les navires en rade, il ne reste quelquefois qu'un homme ou deux, et que, quand il s'agit de rendre un salut, on ne trouve ni poudre ni canonier.

L'amiral, qui est chargé sans contrôle de l'arsenal, de l'approvisionnement et de l'armement, n'a jamais navigué, mais n'en est pas moins très-fier de sa position. Ses appointements atteignent la somme importante pour le pays de 200 francs environ par mois ; les commandants touchent

150 francs, et les trois ou quatre officiers placés sous leurs ordres, 50 à 80 francs. Les matelots reçoivent environ 10 francs par mois, du riz et du beurre salé, mais sont toujours à terre; au moment du départ, on leur donne une somme proportionnée à la durée probable du voyage. En parlant de la marine du sultan, on a cherché des assimilations avec les différents grades de notre personnel maritime; je ne sais s'il en a existé il y a vingt ans, mais il n'y en a aucune aujourd'hui: celui qui était officier ne l'est plus le lendemain, il est remplacé par un autre qui souvent n'a jamais navigué. Si quelques Arabes savent prendre la hauteur du soleil à midi, et connaissent l'usage des tables anglaises de navigation, c'est par routine et le plus souvent parce qu'ils se sont trouvés sur un navire de commerce. L'instruction est nulle, l'intelligence endormie.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire quelques mots de l'histoire de ce pays, et de faire connaître l'origine des diverses classes de la société.

L'Arabie paraît avoir été de temps immémorial en relation de commerce avec la côte orientale d'Afrique, et principalement avec Zanzibar dont les habitants étaient désignés sous le nom de *zendj*; mais nous ne savons rien de la nature des établissements que les Musulmans avaient formés dans ces contrées, d'où ils tiraient la plus grande partie de leurs esclaves. Vers l'an 400 de l'hégire, Ali, fils du sultan Hassen qui régnait à Chiraz, en Perse, quitta son pays pour échapper aux persécutions de ses frères, et débarqua avec ses femmes, ses fils et tous ceux qui avaient voulu s'associer à son expédition, à Moguedchou, puis à Brawa, deux villes fondées près de quatre-vingts ans auparavant par d'autres Arabes; comme les habitants n'étaient pas de la secte religieuse qui dominait en Perse, Ali descendit encore la côte et atterrit à l'île de Quiloa qu'il acheta, à la condition que ceux qui l'habitaient se retire-

raient sur la terre ferme. Par sa bravoure et son intelligence, il ne tarda pas à fonder une ville grande et forte, et à étendre son autorité sur les populations voisines, sur Monfia et les autres îles de ces parages ; il fut le fondateur d'une dynastie de sultans qui régna sur toute la côte entre Pemba et Sofala pendant plus de cinq cents ans, jusqu'à la conquête des Portugais qui arrivèrent à Quiloa en juillet 1500 (906 de l'hégire) et ne tardèrent pas à se rendre maîtres de la côte et des îles. Mais en 1696, c'est-à-dire deux siècles après, l'iman de Mascate, Sif-ben-Sultan, fils de celui qui avait eu la gloire de chasser les Portugais de l'Arabie en leur enlevant Mascate, s'empara de Mombase, y laissa un gouverneur et établit ensuite sa souveraineté à Zanzibar et à Quiloa. Les Portugais qui échappèrent au massacre furent repoussés au sud du cap Delgado, dans la capitainerie de Mozambique, et les populations de la côte, trop faibles pour résister aux nouvelles tentatives de leurs anciens maîtres, s'empressèrent de reconnaître la suzeraineté de l'iman. Cette souveraineté ne fut pendant longtemps que nominale ; déchirées par les rivalités des chefs, les révoltes des populations, et par une dernière et courte conquête des Portugais, les nouvelles possessions arabes échappèrent pendant près d'un siècle à l'autorité de l'iman qui ne fut assurée que vers 1796 sur toute la côte, depuis le cap Delgado jusqu'à Mombase.

Le sultan Seïd-Saïd, qui sut élever son empire à son plus grand degré de gloire et de prospérité, fit de Zanzibar sa résidence favorite et chercha à étendre ses possessions vers le nord de l'équateur. A sa mort, en 1856, son fils Seïd-Medjid se déclara indépendant de son frère aîné qui était resté à Mascate, et put, grâce à la protection anglaise, échapper aux tentatives faites par Seïd-Touéni pour maintenir la vassalité de la colonie arabe de la côte d'Afrique. Seïd-Medjid dut consentir cependant à payer au sultan de Mascate un tribut annuel de 40 000 piastres dont il

cherche par tous les moyens possibles à s'affranchir. Les concessions qu'il a faites dans ce but pour la restriction de la traite des noirs dans ses États n'ont servi qu'à ruiner le commerce et le revenu de Zanzibar, à lui aliéner l'esprit de ses sujets et à le mettre plus que jamais entre les mains des étrangers. Espérant obtenir d'être dispensé de ce tribut moins humiliant cependant que toutes les concessions qu'il a déjà faites, Seïd-Medjid a consenti, en 1867, à laisser resserrer, entre le 4° et le 7° degré de latitude sud les limites du transport des esclaves fixées par la convention de 1848 à 1°57' et 9°2'. Ce nouveau traité portera un coup sensible au commerce de Zanzibar en enlevant à des pays, comme Lamoo, les bras nécessaires à la culture du sésame, et en rendant plus difficile l'écoulement des marchandises d'échange avec l'intérieur, telles que cotonnades, verroterie, fils de cuivre, etc. Le caractère arabe supporte les événements, mais ne sait pas les prévoir.

Les États du sultan commencent à Toungui, un peu au sud du cap Delgado, et s'étendent sur plus de 240 lieues de côte jusqu'au nord de Lamoo, en comprenant les îles de Monfia, de Zanzibar et de Pemba. On pourrait, à un point de vue purement géographique, partager la côte en trois grandes régions :

1° Le pays de Quiloa compris entre le cap Delgado et la rivière Lufidji, dont l'embouchure est vis-à-vis de l'île Monfia. Les Makonda au sud et les Wamuera au nord, occupent ce premier district, où nous remarquons les villes de Mongallo, de Lindjy, de Quiloa.

2° La côte de Zanzibar, s'étendant de la rivière Lufidji à Mombase, et dont les contrées principales sont Uzaramo, Uasegua, Usambala et le pays des Wanika, et les villes principales Bagamoyo et Mandjiani sur le Pingani.

3° La côte de Mélinde, s'étendant de Mombase au Djauh par 0°15' environ de latitude sud, et dont les

villes principales sont Mombase sur l'île de ce nom, Mélinde aujourd'hui en ruines, Lamoo, Patta, Sivi, Durnfort, etc.

Les peuples qui habitent les deux derniers districts sont désignés sous le nom de Souahili. Nous les étudierons plus loin en parlant de l'île de Zanzibar.

Au nord du Djoub ou Jub, les possessions du sultan de Zanzibar sont indéterminées et tout à fait incertaines; d'ailleurs, il importe moins aux Arabes de s'assurer la propriété d'un terrain quelconque et de champs propres à la culture que de choisir certains points pour en faire autant de stations qui leur permettent d'entretenir en toute sécurité et avec succès des relations pour leur commerce d'ivoire, de copal, d'orseille et de peaux, jusque dans les contrées occupées par les Gallas. De Zanzibar à Moguedchou, sur la côte dite des Bénadirs, occupée par les Somanli, il n'y a que quelques points isolés, tels que Juba, Brawa, Meurka, que l'on puisse regarder comme appartenant à Seïd-Medjid, et ce sont plutôt de petites républiques oligarchiques qui reconnaissent l'autorité du sultan, parce qu'elles ont besoin de Zanzibar pour y faire le commerce pendant la mousson du nord-est.

Sur la côte même de Quiloa, de Zanzibar et de Mélinde, l'autorité n'est pas absolue : chaque village possède une sorte de conseil composé de chefs héréditaires, et nommé Divani (le Divan); le gouverneur (djemadar) est nommé par le sultan, et choisi le plus souvent parmi les Bélouchis ou les Arabes de la famille des Bou-Saïdi à laquelle appartient Seïd-Medjid lui-même, ainsi que le gouverneur Seïd-Soliman.

Dans l'île même de Zanzibar, la forme de gouvernement est en tout semblable à celle des États du sultan de Mascate que j'ai décrite dans une précédente communication ; c'est moins une royauté absolue qu'une sorte de féodalité, limitée aussi bien par les prérogatives du sultan que par les

droits des cheïks et les coutumes du pays. J'ai à peine besoin d'ajouter que, dans les possessions arabes de la côte d'Afrique, il n'existe aucun codé, aucune police ; ce sont les soldats composant les garnisons, ou les partisans et les esclaves que chaque cheïk traîne à sa suite, qui font exécuter les décisions de l'autorité, auxquelles il est toujours facile de se soustraire. Le cadi ou tout personnage influent rend la justice, et résoud les causes civiles partout où il se trouve, en ne s'inspirant que de sa conscience ou de sa passion ; mais on peut toujours en appeler à Seïd-Medjid, qui juge lui-même ou désigne une des personnes de son entourage.

Comme la population de la côte de Quiloâ au Djoub est semblable à celle de Zanzibar ou du moins composée des mêmes éléments, je ne la décrirai pas spécialement, mais je dirai quelques mots des Soumali du littoral établis au nord du Djoub, et que je ne saurais mieux dépeindre qu'en citant les paroles de M. Richard Brenner, qui eut la douloureuse mission de rechercher les restes de l'infortuné baron Decken et du docteur Link, assassinés à Berdera sur le Djoub en 1865. J'ai à peine besoin de rappeler ici que Théodore Kinselbach, le compagnon de M. Brenner, mourut vers le 20 janvier 1868 à Jilledy, ville des Soumali située à quatre heures de Moguedchou, sans qu'on ait pu savoir si c'était d'une cause naturelle, de la fatigue ou du poison.

Le caractère des Soumalis du littoral est un mélange indéfinissable de politesse et de bienveillance hypocrites, avec la fourberie, la soif du meurtre, la perfidie et la duplicité devant lesquelles l'Européen, quand son regard scrutateur ne l'a point trompé, recule en frissonnant. De fréquentes observations m'ont porté à regarder les Soumalis comme incapables d'affection, de reconnaissance et de loyauté ; quoique différents des autres négroïdes de l'Afrique orientale par leur conformation, leur intelli-

gence, et comme disciples de l'islamisme, il est constant qu'en bien des choses qui tiennent à l'ordre moral, ils leur sont fort inférieurs.

Depuis longtemps les Arabes cherchent par leurs présents, leurs promesses et leurs intrigues, à prendre pied sur cette côte, mais le caractère farouche indomptable des Soumalis a toujours fait échouer leurs tentatives. Pendant le séjour de M. Brenner à Brawa, les envoyés de Seïd-Medjid furent expulsés de Marka et n'échappèrent qu'à grand'peine à la mort.

Même au sud du Djoub, les limites des États du sultan de Zanzibar sont très-incertaines et varient avec les besoins du moment : ainsi en 1863, dans les environs de Mombase, le baron Decken ne trouva pas de porteurs quoiqu'il fût muni de lettres de Seïd-Medjid, et fut obligé de recourir à l'influence de Seïd-Soliman qui est très-grande dans les pays Souahili ; au contraire, le missionnaire anglais Halington, arrivé à quatorze jours de marche dans l'intérieur, ne put s'établir dans le pays situé à l'ouest du fleuve Pangani qu'avec une autorisation de Seïd-Medjid que l'on invoquait, parce que les habitants étant en relation de commerce avec Zanzibar, avait intérêt à faire acte de soumission envers le sultan. La servante du consul de France s'étant rendue à Bagamoya pour se faire soigner par un empirique en renom, fut enlevée et vendue comme esclave à un mois de distance de la côte ; elle put, par une caravane, faire prévenir le Djémadar de Bagamoya, qui envoya un soldat pour la délivrer. Deux mois après, elle arrivait saine et sauve à Zanzibar.

C'est de la région située au sud des grands lacs et au nord de la province portugaise de Mozambique, que proviennent les esclaves enlevés par les Arabes et vendus, soit sur la côte, soit à Zanzibar, d'où un certain nombre est expédié aux îles Comores, et jusqu'à Mascate. Le port

de Quiloa en est le principal point d'exportation, et l'on peut dire que toute la partie de l'Afrique située au nord du parallèle de Zanzibar ne fournit pas d'esclaves. Les peuplades africaines qui en donnent le plus sont les Moguindo, les Niassa, les Kibisso, les Mzigoua, et surtout les Miao dont les femmes se percent, par coquetterie, la lèvre et la mâchoire supérieure, de manière à laisser voir la langue et le fond du palais lorsqu'elles ont la bouche fermée, ce qui leur donne l'aspect le plus repoussant pour l'Européen nouvellement débarqué. Les Makoua, les plus voisins de la province de Mozambique, sont peu estimés sur le marché de Zanzibar, les noirs de cette race étant ordinairement d'un caractère violent et fort enclin au vol. Si parmi les esclaves on rencontre quelques Nyamezi dont les tribus sont établies au nord du 5° degré de latitude sud, ce sont des exceptions et presque toujours des individus vendus pour dettes ou pour crime d'adultère, quelquefois aussi des enfants vendus par leurs parents pendant une famine.

Rien ne saurait peindre l'état de souffrance, de misère et d'abrutissement des esclaves débarquant à Zanzibar d'un boutre où, entassés pêle-mêle, sans autre nourriture que quelques grains de riz, ils viennent de passer plusieurs jours à la suite des marches forcées qui les ont amenés de leur pays à la côte : hommes et femmes, vieillards et enfants d'une maigreur qui n'a plus de limites, entièrement nus, l'air hébété, les bras serrés contre la poitrine, silencieux et sans forces, sont débarqués à la douane ; puis, après l'acquittement des droits qui sont de deux piastres par tête, conduits chez le crieur de l'encan, après avoir reçu pour se couvrir un morceau de cotonnade bleue. Le marché aux esclaves se tient chaque jour, excepté le vendredi, de quatre heures à six heures, sur la place située derrière le fort, et est toujours des plus animés ; mais je défie le cœur le plus dur de re-

garder sans émotion ces groupes où la souffrance a effacé jusqu'aux sentiments maternels ; ces enfants, dont quelques-uns encore à la mamelle, cherchent en vain une goutte de lait ; ces pauvres mères dont le regard éteint se porte à peine sur des groupes d'enfants de quatre ou cinq ans, qui seuls sourient au maître impitoyable qui les repousse du pied quand l'acheteur s'éloigne sans rien marchander. Debout, appuyées contre le mur, quelques jeunes filles vêtues de cotonnade de couleur, les sourcils peints avec soin et le front couvert d'une poudre jaune faite de feuilles de roses moulues avec du safran et très-estimée par les coquettes du pays, sont destinées à orner les harems, et, il faut le dire, se montrent fort satisfaites du sort qui leur est réservé, et pleines de mépris pour leurs compagnes appelées à de moins hautes destinées.

Les acheteurs ne manquent pas ; chacun examine l'individu qui lui convient, de la même façon que l'on examine une bête de somme, le fait marcher, courir, courber, redresser ; inspecte les dents, étudie avec beaucoup d'attention l'état de la peau. Pendant ce temps, le crieur prend les esclaves par la main en annonçant d'une voix glapissante leur prix et leurs qualités, et ne néglige rien pour les faire valoir ; ce n'est pas à Paris seulement que l'on sait *faire l'article*. Au bout de trois jours l'esclave est adjudé au plus offrant ou retiré du marché, si le prix ne convient pas au propriétaire. Un homme de quinze à trente ans se paie en moyenne de 20 à 25 piastres, d'une valeur de 5 fr. 40 ; un enfant de cinq à dix ans, de 5 à 8 piastres ; les femmes sont plus estimées.

La première année est bien dure pour l'esclave qui ne connaît ni le travail, ni la langue du pays, le changement d'eau et de climat le rend sujet aux plus cruelles maladies. S'il meurt pendant ce temps, son corps est jeté sur la plage, au milieu des broussailles, où il sert de pâture aux chacals et aux oiseaux de proie. Combien de fois de mal-

heureux esclaves ont été jetés là dès que tout espoir de les guérir était perdu !

Après quelque temps la position de l'esclave s'améliore, il se crée une famille factice, une mère, des sœurs, des frères adoptifs, et s'assure ainsi des secours en cas de maladie et une tombe après sa mort ; n'étant plus étranger, il est mieux traité et se fait une position dans la maison de son maître où il travaille peu, pour ne pas dire pas du tout ; s'il est employé sur une plantation, il peut disposer de deux jours par semaine pour cultiver un lot de terre qui suffit à sa nourriture ; en un mot, l'esclave s'habitue à sa position et finit par la trouver préférable à la vie libre, mais toujours exposée aux dangers, qu'il menait dans son pays. Les affranchissements sont nombreux, surtout chez les Arabes de la classe pauvre, à la condition toutefois que le noir se fasse musulman ; rarement il arrive que l'esclave élevé à la maison meure en servitude, plus rarement encore que la première génération ne soit pas libérée. Les affranchis font partie de la famille de leur ancien maître dont ils prennent le nom pour nom paternel, sont de toutes les fêtes, le soignent s'il est malade et prennent le deuil à sa mort.

J'ai dit que les esclaves étaient généralement bien traités et heureux ; il y a malheureusement des exceptions, souvent de cruelles, et ce sont là les causes des vols, de la prostitution, des crimes même, fréquents dans une population à demi bestiale, dépourvue de tout sens moral ; chez le noir la faim excuse tout : *Dja naouma*, la faim me fait mal, s'écrie-t-il, et il se croit alors tout permis. Faut-il dire les tortures que peut imaginer un maître irrité et cruel qui a droit de vie et de mort et n'a de compte à rendre à personne ? J'ai mis fin moi-même au supplice d'une malheureuse femme qui, reprise après avoir disparu pendant un jour à peine, peut-être pour revoir son enfant, venait de recevoir sur la poitrine et les épaules une mar-

mite d'eau bouillante et une vingtaine de coups de bâton pour activer la douleur ; c'est en vain que je me suis indigné devant le sultan lui-même d'une telle cruauté, je n'ai pu que regretter de n'avoir pas fait justice sur l'heure. Je pourrais citer d'autres exemples plus cruels encore, mais à quoi bon ? L'esclavage, que les Européens ont pratiqué eux-mêmes si longtemps, est aujourd'hui réprouvé par la société tout entière ; nous n'en sommes plus à chercher les excuses de cette plaie terrible qui met l'homme au niveau de la brute, le dégrade, le prive de tous ses droits et amène fatalement l'immoralité et le crime. L'esclavage doit disparaître entièrement, fussent les empires à l'existence desquels il paraît nécessaire, s'écrouler et périr pour le triomphe seul de la civilisation, du progrès et de la morale.

Je ne dirai ici que quelques mots de l'île de Zanzibar, de la ville, du commerce et de l'industrie du pays.

L'île, généralement basse mais ondulée par quelques collines, a pour base un terrain d'alluvion exhausé principalement dans le sud par quelques soulèvements volcaniques ; M. Jablonski a réuni quelques échantillons de madrépores injectés de laves, et découvert, au sommet du morne Kombéni, un banc d'huîtres fossiles surmontant un terrain évidemment volcanique. Le sol est riche et propre à la plupart des cultures tropicales ; la canne à sucre, l'indigotier, le giroflier, le riz, le millet, le sésame, le montama, le manioc, le maïs, la patate douce, etc., y viennent à merveille ; mais le pays paraît trop humide pour la culture du coton dont les gousses se pourrissent à la germination. Cependant l'agriculture est à peine assez développée pour fournir à la consommation ; le girofle est la production la plus importante, mais la quantité et la valeur de son importation diminuent chaque jour. Les arbres fruitiers, tels que les orangers, les citronniers, les manguiers, les bananiers, viennent naturellement en forêts

épaisses dont rien n'égale la beauté, et donnent des fruits délicieux ; enfin le cocotier, où la nature semble se plaire à réunir tout ce qui est utile à l'habitant de ces contrées, est très-abondant et donne lieu par la quantité de ses fruits à l'une des principales branches du commerce du pays.

L'industrie est presque nulle ; quelques forges à l'état le plus primitif suffisent à la fabrication des bijoux et de quelques armes blanches de mauvaise qualité ; les vases qui servent à porter l'eau se font à la main, en argile cuite sur un feu de paille ; on trouve aussi quelques petits métiers à tisser suffisants pour la fabrication des bordures en fils de soie ou d'argent dont on orne les vêtements : sur quelques points de la côte des Bénadirs, tels que Brawa et Merka, on fabrique avec le coton du pays et celui qui vient de l'Inde de petites pièces d'étoffe blanche ; mais cette industrie tombe en décadence depuis l'importation des cotonnades européennes, indiennes ou américaines. Mentionnons encore, pour terminer la nomenclature des industries de Zanzibar, le tannage des peaux dont on fait les sandales, les ceintures, etc. ; et une quarantaine de moulins à huile mus par des chameaux et où l'on fabrique l'huile de sésame et surtout l'huile de coco.

Les principaux articles du commerce extérieur sont : les esclaves, les peaux et les cuirs, les cornes de rhinocéros, la cire, la gomme copal, le moutama, l'orseille, le sésame et son huile, les cocos en copra et l'huile de coco, le girofle, et principalement l'ivoire, l'article le plus important du commerce de Zanzibar, tant par le chiffre de son exportation que par sa valeur vénale. L'ivoire arrive à Zanzibar d'un grand nombre de points très-éloignés dans l'intérieur de l'Afrique, et l'on peut dire de ce commerce comme de celui du girofle, que sans l'esclavage il disparaîtrait ; dans ces pays où nulle route, nulle voie de communication ne relie les points de l'intérieur aux ports

d'embarquement, le transport ne peut se faire avec sécurité et économie qu'à l'aide des esclaves qui mettent souvent un mois et plus à transporter une ou deux dents sans coûter à leur maître autre chose que la nourriture ; j'ai vu des dents se payer jusqu'à 500 francs sur le marché de Zanzibar ; il en est de tous les prix suivant le poids, la couleur et le grain.

Le climat de l'île et de toute la côte d'Afrique est des plus malsains ; la chaleur y est accablante toute l'année, et l'humidité et la nature marécageuse du sol causent les plus terribles maladies : les fièvres paludéennes auxquelles il est impossible de se soustraire, les épidémies de variole et de choléra, les insulations souvent foudroyantes, les maladies du foie, sont les tristes conséquences d'un séjour seulement de quelques heures, quelles que soient les précautions que l'on puisse prendre, et font souvent les plus terribles ravages parmi les Européens nouvellement débarqués.

La colonie européenne est peu nombreuse et peut être évaluée à une cinquantaine de personnes. Je mentionnerai parmi les Français notre consul et son chancelier, un médecin de la marine, le chef d'une maison de commerce, la plus importante du pays, et les pères et les sœurs de la mission catholique, établie principalement en vue d'enseigner les métiers les plus utiles aux enfants des deux sexes que l'on parvient à tirer de l'esclavage ; cette mission rend déjà des services dans le pays ainsi qu'aux navires qui ont besoin de petites réparations, et montre à la population les avantages de la civilisation et du travail. Un hôpital, sous la direction du médecin, reçoit tous les malades et serait très-utile si la routine, l'insouciance, la superstition et l'avarice n'étaient pas les premiers mobiles de cette race à demi musulmane mais entièrement ignorante et barbare.

Il y a peu de pays dont la population soit aussi hété-

rogène que celle de Zanzibar. Aujourd'hui encore on distingue facilement les races d'origines différentes qui la composent, et dont les principales sont celles des Mohadimous, des Souahili, des Angazias, des Indiens, des esclaves, des affranchis et des Arabes.

Les *Mohadimous*, qui paraissent être les premiers habitants des îles de Monfia, Zanzibar et Pomba, sont laboureurs ou pêcheurs, et gouvernés par les descendants des anciens sultans du pays, dont la famille est issue de la dynastie de Quiloa venue de Chiraz. Leur sultan porte le titre de *Mougni-M' Kouou* ou de Faoumé, et paye à titre de tribut à Seïd-Medjid 12,000 piastres par an, somme représentant la capitation des Mohadimous à raison de 2 piastres par famille. Bien que les enfants des affranchis entrent souvent dans cette classe de population, son nombre, qui peut être aujourd'hui évalué à 30,000, diminue chaque jour; beaucoup de Mohadimous émigrent sur la terre ferme parce que la pauvreté du terrain que leur laissent les Arabes de l'Oman, et l'impôt de 2 piastres ne leur permettent plus de nourrir leur famille. Les habitants originaires de l'île de Monfia se nomment plus spécialement *M'bera*, et paraissent être moins africains que les Mohadimous de Zanzibar, ou croisés avec une race plus blanche; on peut dire qu'ils se rapprochent plus des Souahili.

Les *Souahili* descendent d'une colonie arabe qui s'était établie à Lamoo, à Patta et à Sivy, sur la côte, et sont, après les Mohadimous, les plus anciens habitants de l'île; sous le rapport de la physionomie et de la manière de vivre, ils tiennent le milieu entre les Mohadimous et les colons arabes des derniers temps, et se font remarquer par la douceur de leur caractère et leur amour pour les fêtes et la danse; leurs femmes occupent une position plus élevée que celle des Arabes de Mascate, ne vivent pas aussi renfermées, et participent à la vie de famille qui

est par suite plus développée. Leur nombre peut être évalué à 3000 dans l'île seulement.

Les *Mehehiris* viennent de la côte d'Arabie comprise entre Ras-el-Hadd et Aden pour gagner un peu d'argent, mais amènent rarement leurs familles avec eux ; ils se font portefaix, cultivateurs, soldats, et un grand nombre gagnent leur vie à tisser les nattes dont on couvre le plancher des chambres, ainsi que les sacs d'emballage dans lesquels on expédie les divers produits de la colonie. Leur nombre peut être évalué à 5000 en y comprenant les habitants de l'Hadramaut.

On désigne sous le nom d'*Angazias* les habitants de la Grande-Comore émigrés à Zanzibar ; ils doivent leur origine à la fusion des aborigènes de cette île avec les habitants de race arabe venus de Quiloa ; ce sont de hardis pêcheurs, bons marins et laborieux, trouvant partout des moyens d'existence ; mais ils sont chicaneurs, turbulents, et, à peu d'exceptions près, d'une honnêteté douteuse ; on évalue leur nombre à 5000 environ.

Les *Indiens* demeurant à Zanzibar forment deux races distinctes : les *Indiens musulmans* et les *Banians* idolâtres, adorateurs de Brahma ; je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit à leur sujet en parlant de Mascate et de l'Arabie ; à Zanzibar, comme dans toutes les villes de la côte, ils ont accaparé tout le commerce, rempli de leurs boutiques la ville, les faubourgs et l'intérieur même de l'île ; on est sûr d'en rencontrer partout où la population est un peu agglomérée ; on compte dans l'île seulement 2600 Indiens musulmans et 300 Banians, tous sujets anglais.

Les *Arabes* de Mascate, qui constituent la classe dominante, l'aristocratie du pays, ont conservé le type primitif de la race et la couleur à peu près blanche de la peau, quoiqu'il y en ait bien peu que l'on puisse dire de pur sang. Le temps me manque pour parler de la nonchalance et de la monotonie de la vie arabe ; les distractions sont

rare, les occupations intellectuelles nulles ; l'Arabe ne lit jamais, se promène peu ; l'inaction et la paresse sont les seules règles de sa vie ; aussi les jeunes gens se livrent-ils de plus en plus à l'ivrognerie et à la débauche. L'Arabe n'a aucun sentiment du beau, aucun amour de l'ordre et de la propreté, excepté pour ses vêtements ; il est susceptible, menteur et dissimulé, il n'aime pas la plaisanterie, fait des cadeaux par ostentation et aime beaucoup plus à en recevoir, quelle que soit sa position. Je n'ai pas besoin de dire que, suivant l'usage oriental, les femmes vivent complètement à part, ne sortent que rarement le soir et voilées. On évalue à 5000 le nombre des Arabes venus de l'Oman.

Il est difficile de fixer à Zanzibar le nombre des esclaves et des affranchis, car il n'est pas une famille qui n'ait au moins un esclave ; certains propriétaires fonciers en possèdent mille et plus ; il y a même des esclaves qui en possèdent eux-mêmes. Cependant l'importation annuelle étant de 5000 esclaves en moyenne, je ne crois pas me tromper beaucoup en portant à 250 000 ou 300 000 le nombre total des esclaves et des affranchis.

La majeure partie des habitants de Zanzibar et de la côte appartenant au sultan, professe l'islamisme. Les Souahili, les Comoriens, les Méhéhiris sont sunnites ; la colonie venue de l'Oman est abadite ; les Kodjas et les Bohras, Indiens musulmans, sont chiites ; les Baniens adorent Brahma.

Les Mohadimous, les affranchis et la presque totalité des esclaves observent les prescriptions du Koran concernant les manifestations extérieures du culte, telles que les ablutions, le jeûne, etc. ; mais ils n'ont en général aucune idée de ses doctrines, et les pratiques superstitieuses sont si nombreuses chez eux, si bien organisées et si scrupuleusement observées que l'on peut dire que l'ancienne religion païenne de ces peuples reste encore debout malgré

l'islamisme, non-seulement sur la côte, depuis Delgado jusqu'à l'équateur, mais encore à Zanzibar, centre de la domination arabe.

Dans tous ces pays, on croit à un Dieu : *Noungou* des Moguindo, *Mloungou* des Miao, *Moungou* des Souahili est le Créateur de toutes choses ; personne ne l'a jamais vu, il demeure *en haut* et tout se fait suivant sa volonté ; on le reconnaît, mais on ne s'occupe pas de lui, on ne lui adresse pas même de prières ; c'est tout au plus si, dans une des nombreuses cérémonies faites en l'honneur d'un *pépo*, être surnaturel, on chante quelquefois *Ombé Moungou*, priez Dieu. L'âme est immortelle, séparée du corps elle devient *Kinouli*, l'ombre, et s'en va, *Peponi*, dans la demeure des esprits, mais l'âme d'une femme qui n'a point fait d'enfant va dans le feu. Les âmes des défunts conservent de l'affection pour les personnes aimées qui restent sur la terre et les protègent souvent : ainsi, dans un conte populaire *Koungourou* (les Corbeaux), les âmes des parents protègent leur fille orpheline réduite en esclavage et lui font rendre justice ; dans un autre, l'âme d'une mère prend la forme d'une vache pour nourrir sa fille, puis, sous la forme d'une étoile, décide un roi à l'épouser. Les âmes des défunts tiennent à ce que les vivants ne les oublient pas ; elles leur apparaissent en songe et exigent des prières, des cérémonies et des sacrifices ; chacun s'empresse, suivant ses moyens, de satisfaire à leurs désirs : le pauvre esclave met une poignée de grains sur un débris de vase qu'il place à la rencontre de deux sentiers ; les personnes plus aisées font préparer du pombé (bière de sorgho), invitent les gens de leur peuplade, et passent la nuit à chanter et à exécuter les danses du pays. Le jour du *miaka* (nouvelle année), on invite les vieillards à un grand repas pour se rappeler ceux qui ne sont plus.

Entre Dieu et l'homme s'agite un monde infini d'esprits, *Pépos*, bons ou méchants, qui habitent souvent les

sources, les grottes, les montagnes, les ruines ; le baobab, l'arbre le plus gros de ces pays, est leur lieu de prédilection. La plupart de ces esprits sont invisibles, mais l'imagination populaire en a revêtu quelques-uns de formes déterminées : ainsi le Pépo qui, dans le pays des Miao, annonce les calamités publiques, se présente sous la forme d'un enfant très-maigre ayant la tête et le ventre très-gros ; *Mana-Maoua* (la dame fleur) habite avec ses filles une source dans l'île de Monfia ; elle est blanche et très-belle, mais son mari se présente souvent sous la forme d'un vieux singe. Les *Mavoua*, esprits tutélaires des champs, sont noirs et de taille ordinaire ; les Mohadimous réservent pour eux une partie du champ ensemencé, et, après la récolte, les invitent au son du tambour à venir prendre ce qui leur est destiné ; on leur bâtit de petites chaumières où l'on dépose de la nourriture. Je citerai encore l'esprit *Kigouka*, nain noir et velu qui habite Monfia et a la passion d'égarer les voyageurs en retard ; dans ce but, il arrache les herbes de manière à former un faux sentier, en couvre le vrai, puis rit aux éclats de sa malice : il se nourrit des graines d'une plante légumineuse dont il casse les gousses à l'aide d'une petite pierre allongée qui jouit d'une vertu merveilleuse pour guérir certaines maladies ; mais, pour se la procurer, il faut surprendre Kigouka et avoir le courage de le secouer par les cheveux ; il laisse alors tomber sa pierre et meurt de frayeur en se transformant en un animal quelconque.

Pour être honorés par les hommes, les Pépos s'introduisent dans leur corps, et leur causent des souffrances contre lesquelles les remèdes ordinaires sont sans effet ; ils les forcent ainsi à leur offrir une danse et un sacrifice. Chaque genre de Pépos a plusieurs *Fondis* (maîtres ou sorciers) pour exécuter cette cérémonie suivant la coutume traditionnelle ; ainsi les Pépos de l'île Pomba ont leurs cérémonies dites *Kilimandja* quand elles sont célébrées

pour un homme, et *Kitimiri*, quand elles le sont pour une femme; leurs Fondis sont des Mohadimous originaires de l'île Toumbatou; les autres Mohadimous ont leurs *Massouleti*; les Souahili des bords du Pangani ont le *Khi-longa* et le *Ki-hubi*. Les riverains au sud du Pangani offrent le *Madogalé* à leurs Pépos qui demeurent dans les baobabs; les esprits de la mer ont leur danse *Matori* qu'on exécute au son des tambourins.

On peut reconnaître, au son du tambour, l'espèce de Pépo que l'on invoque. Les cérémonies varient d'une famille de Pépos à une autre, mais sont toujours les mêmes pour les Pépos du même genre; les strophes qu'on y chante sont souvent incompréhensibles à cause de vieux mots tombés en désuétude dans la langue actuelle.

Le Fondi peut tout faire, guérir et rendre malade, deviner l'avenir, commander aux esprits et aux éléments. Il est le chef d'une corporation de *wari* (au singulier *mari* qui signifie *initié*) qui l'accompagnent et exécutent les danses et les sacrifices au son des tambours et de cornes de bœuf que l'on frappe en cadence. Les cérémonies se font le plus souvent la nuit dans une vaste chambre ou dans un champ clos, et, quelques bizarres qu'elles paraissent, ne laissent pas que d'être assez imposantes: la demi-obscurité, l'aspect d'une foule silencieuse au milieu de laquelle s'agitent avec une frénésie qui touche à la folie les *wari* ordinairement vêtus de blanc, la figure barbouillée de rouge, de blanc, et de jaune, le bruit sourd des tambours, les chants quelquefois à peu près semblables aux chants d'église, tout influe sur l'imagination au point qu'on regarde sans rire ces scènes étranges dont la description ne pourrait donner qu'une faible idée.

A quelle origine attribuer ces bizarres cérémonies? Il est certain qu'elles ne viennent ni de l'Oman ni de l'Arabie méridienne où n'existe rien de pareil; M. Livingstone n'en a aperçu aucun vestige chez les peuplades éloi-

gnées de la côte ; mais on sacrifie aux Pépos dans toutes les bourgades riveraines, depuis Mozambique jusqu'en Abyssinie et chez quelques peuplades voisines. Il est à présumer que l'on retrouve ici les vestiges d'une ancienne religion communiquée avant l'ère musulmane aux habitants des îles et de la côte par les navigateurs venus de l'Éthiopie le long des rives de l'océan Indien ; peut-être ces cérémonies appartiennent-elles à la tradition du culte professé par les petites colonies commerçantes dont l'auteur du *Périple* de la mer Erythrée nous a laissé l'énumération ; les traditions chrétiennes des colonies portugaises semblent aussi avoir laissé quelques traces. C'est aussi à l'antique religion que je viens de mentionner qu'il faut attribuer, je crois, les pratiques bizarres qui accompagnent chaque événement de la vie d'un homme du peuple : la naissance, le retour d'un voyage, l'enterrement, tout est célébré avec des cérémonies dont le sens symbolique échappe aujourd'hui. La fête de la nouvelle année, qui ne coïncide avec aucune fête musulmane, se distingue par un grand nombre d'usages superstitieux ; la veille, on nettoie les tombeaux qui dans ces pays se rencontrent un peu partout, au milieu des rues aussi bien que dans les champs ; dans la nuit, on nettoie le foyer des maisons et on va déposer les cendres à la rencontre de deux sentiers ; avant le jour, toute la population noire se précipite à la mer pour prendre un bain ; les femmes y accourent enguirlandées de branches d'une plante rampante qui s'appelle, dans la langue du pays, l'herbe de la nouvelle année. Le matin, on fait manger aux enfants les prémices de toutes les graines qui servent à la nourriture. Dans la journée, on exécute des combats simulés qui dégénèrent souvent, surtout à la campagne, en rixes sanglantes, d'autant plus que ce jour est regardé comme le jour des vengeances, celui où l'on peut tuer son ennemi sans commettre un péché.

C'est à la même source qu'il faut rapporter la croyance populaire aux vertus des plantes, aux esprits auxquels on attribue les maladies aiguës des entrailles, et tant d'autres préjugés stupides; les contes populaires de Zanzibar sont remplis d'allusions à cette vertu surnaturelle des plantes; ainsi dans l'un d'eux, *Liounga*, l'héroïne est créée de farine de sorgho à l'aide de quelques herbes et de nombreuses incantations.

En résumé, la superstition règne en maîtresse dans ces pays où les Arabes, plus instruits et plus civilisés, loin de chercher à la combattre, sont les premiers à lui rendre hommage et à recourir à la sorcellerie et aux sciences occultes; s'il n'est pas de peuple au monde qui en soit entièrement affranchi, il n'en est pas non plus, je crois, chez qui elle exerce une plus fâcheuse influence que chez ces peuplades africaines sauvages et barbares qui trouvent en elle une excuse à leurs passions brutales, à leurs vices et à leurs crimes, auxquels les portent déjà leur fourberie et leur cupidité.

Je ne terminerai pas cette étude de la côte d'Afrique sans payer un juste tribut d'hommages et de respect à ces hardis explorateurs qui, ne reculant ni devant le danger, ni devant les fatigues, vont exposer leur vie dans le seul but d'étendre un peu les limites de nos connaissances, de préparer à leurs successeurs de nouvelles ressources, et de répandre les bienfaits de la civilisation chez des peuples barbares. Il faut avoir visité les frontières de ces pays encore presque inconnus, avoir étudié les mœurs des peuples qui en proviennent, pour se faire une idée des difficultés sans nombre, des périls de tous genres que doit rencontrer l'intrépide voyageur qui n'a d'autre arme pour triompher des obstacles naturels, des maladies et, ce qui est pire encore, de l'inertie, de la ruse et de la force brutale des hommes, que son intelligence, son sang-froid et sa persévérance. Combien ont déjà versé leur

sang sans avoir eu le bonheur de toucher au terme de leur voyage, sans qu'une main amie ait pu leur fermer les yeux, sans qu'on sache seulement ce que sont devenues leurs dépouilles. Il faut bien le dire, quelques-uns avaient trop présumé de leurs forces; d'autres, trop ardents, ont été victimes de leur imprévoyance. Un voyage d'exploration ne doit pas se décider en un jour; il ne peut réussir que si celui qui l'entreprend connaît parfaitement les hommes et les choses; il faut étudier le pays, s'instruire de tout ce qui pourra servir, se préparer à tous les événements, enfin s'habituer à ne compter que sur soi et jamais sur le secours des autres. Que ceux qui aspirent à suivre les Livingstone, les Speke et tant d'autres dans la noble carrière qu'ils ont ouverte, les imitent aussi dans leur sage prévoyance, et bientôt l'Afrique nous sera livrée, la science se sera enrichie de documents précieux; l'industrie et le commerce auront trouvé de nouveaux débouchés, de nouvelles ressources; la civilisation et la morale auront triomphé de la barbarie, détruit l'esclavage et porté la lumière dans un monde où ne règnent encore que les ténèbres.

OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES ET BAROMÉTRIQUES FAITES A BAGDAD

PAR HADJOUTE PELLISSIER, consul de France.

ANNÉE 1867.

DATES.	BAROMÈTRE HOLOSTÉRIQUE. — Vers midi.	THERMOMÈTRE CENTIGRADE.			OBSERVATIONS.	
		Vers midi.	Vers 4 heures.	Vers minuit.		
NOVEMB.	millim.	degrés.	degrés.	degrés.		
3	772	29	30	24	<i>Au soleil, vers midi : le 12 novembre, 40 degrés; le 20, 42 degrés.</i>	
4	775	27	29	23		
5	775	27	28	22		
6	775	26	27	23		
7	773	26	26	22		
8	775	25	25	22		
9	772	25	25	21		
10	773	22	22	20		
11	772	23	23	19		
12	773	21	23	19		
13	773	21	23	16		
14	780	20	20	12		
15	779	16	20	11		
16	779	16	20	11		
17	776	15	20	13		
18	779	15	17	13		
19	780	15	17	13		
20	777	17	18	14		
21	776	17	18	15		
22	775	21	22	17		
23	773	20	22	17		
24	775	20	25	20		
25	775	25	26	20		
26	776	23	24	19		
27	776	23	24	19		
28	776	20	21	18		
29	776	20	22	15		
30	777	18	20	14		
DÉCEMB.						<i>Dans la nuit du 24 au 25, il pleut. C'est la première pluie de l'hiver. Il n'avait pas plu depuis le mois d'avril.</i>
1	779	15	17	9		
2	779	13	13	8		
3	778	17	18	10		
4	780	14	15	11		
5	775	18	18	13		
6	776	18	18	13		
7	775	18	18	14		
8	774	18	19	14		
9	773	20	21	17		
10	775	20	20	15		
11	776	16	18	14		

OBSERVATIONS THERMOMÉTRIQUES ET BAROMÉTRIQUES 561

DATES.	BAROMÈTRE HOLOSTÉRIQUE. — Vers midi.	THERMOMÈTRE CENTIGRADE.			OBSERVATIONS.
		Vers midi.	Vers 4 heures.	Vers minuit.	
DÉCEMB.	millim.	degrés.	degrés.	degrés.	
12	771	16	17	13	<i>Au soleil, le 14 décembre, 34 de- grés; le 23, 36 de- grés.</i>
13	765	16	17	13	
14	775	13	15	10	
15	776	16	16	13	
16	767	16	16	11	
17	773	15	16	11	
18	774	16	17	11	
19	781	16	16	8	
20	776	12	11	9	
21	769	12	12	10	
22	771	12	13	8	
23	775	12	12	9	
24	769	13	13	9	
25	771	14	15	11	
26	768	16	16	12	
27	768	16	16	12	
28	769	12	12	9	
29	775	14	14	11	
30	772	12	13	10	
31	774	13	13	9	